

La coopération mondiale sur le climat tiendra-t-elle?

COP30 La 30e conférence sur le climat de l’ONU aura lieu du 10 au 21 novembre au Brésil, dans un contexte peu favorable au multilatéralisme. Pour Géraldine Pflieger, membre de la délégation suisse, des avancées sont tout de même attendues

PROPOS RECUEILLIS PAR PASCALINE MINET

Une cinquantaine de chefs d’Etat et de gouvernement se retrouvent ces jeudi et vendredi à Belém, au Brésil, pour une rencontre de haut niveau organisée en amont de la COP30. La 30e conférence sur le climat de l’ONU, qui se tiendra du 10 au 21 novembre dans la même ville, ne se présente pas sous les meilleures augures, à la suite du retrait des Etats-Unis de l’Accord de Paris, dont on célèbre cette année les 10 ans. Professeure en sciences politiques à l’Université de Genève et membre de la délégation suisse aux COP sur le climat depuis plusieurs années, Géraldine Pflieger fait le point sur ce qu’on peut attendre de cette conférence.

Alors que plusieurs conflits sont en cours à travers le monde, la question climatique semble ne plus être au centre des préoccupations internationales. Dans ces conditions, comment abordez-vous cette nouvelle phase de négociations? Avec préoccupation, et le souhait que les Etats parviennent à des avancées malgré ce contexte défavorable. L’enjeu de cette COP est de faire perdurer le multilatéralisme autour des échéances climatiques. Car même si tout ne se résout pas à l’échelle internationale, loin de là, la coopération entre les pays est indispensable pour faire progresser la lutte contre le réchauffement. C’est dans le cadre de ces négociations qu’un objectif commun à tous les Etats a été fixé et qu’un suivi est effectué au niveau global. L’Accord de Paris [conclu à l’issue de la COP21, en 2015] a déjà fait la preuve de sa résilience: déjà en 2016, la première administration Trump avait annoncé son intention de le

quitter, une année après sa signature. Au cours de la COP suivante, les pays ont été nombreux à rappeler leur attachement à ce processus, qui a tenu bon. Depuis, il y a encore eu des hauts et des bas, mais l’accord a permis de maintenir une vision d’ensemble de la trajectoire climatique à respecter, tout en intégrant des amendements nouveaux, comme lors de la COP de Dubaï [COP28, en 2023], au cours de laquelle les Etats ont décidé de se détourner des énergies fossiles.

L’Accord de Paris fête justement cette année ses 10 ans. Est-ce que ce sera un sujet à Belém? Cela ne figure pas à proprement parler au menu des négociations, mais cet accord et son bilan seront sur toutes les lèvres. On ne peut pas dire que l’Accord de Paris n’ait rien produit. Sur l’atténuation du réchauffement, une partie du chemin a été parcourue. La croissance des émissions anthropiques de gaz à effet de serre ralentit – elle n’a été «que» de 0,7% l’an passé – et l’Agence internationale de l’énergie estime que ces émissions devraient atteindre leur pic cette année.

D’après une synthèse publiée par l’ONU il y a quelques jours, les engagements des Etats devraient permettre de faire baisser les émissions d’environ 10% d’ici à 2035. On est loin des 60% qu’il faudrait viser pour rester sur une trajectoire climatique sûre. Mais c’est tout de même beaucoup mieux que dans les années 2000, au cours desquelles on a enregistré une hausse de 20% des émissions sur une décennie. Les émissions de gaz à effet de serre diminuent dans la plupart des pays industrialisés et la Chine devrait atteindre son pic cette année. Niveau température, nous sommes désormais sur une trajectoire de réchauffe-



Une centrale solaire à Yinchuan, dans la région autonome du Ningxia, en Chine, le 24 septembre 2025. (AFP)

ment de 3,2 °C d’ici à la fin du siècle, et pas 4 °C, comme c’était le cas avant l’Accord de Paris.

C’est tout de même beaucoup trop... Oui. Si on regarde le verre à moitié vide, on constate encore de nombreuses lacunes dans l’action climatique internationale.

«L’enjeu de cette COP est de faire perdurer le multilatéralisme autour des échéances climatiques»

Nous avons franchi l’an passé les 1,5 °C de réchauffement global. Il est encore trop tôt pour dire que l’objectif de l’Accord de Paris a été dépassé, car ce dernier fixe un seuil de 1,5 °C sur une décennie, et pas seulement sur une année ponctuelle. Mais il est presque certain que ce seuil sera franchi à l’avenir. Dès lors, tous les efforts doivent être engagés pour que ce dépassement soit le plus faible possible, en visant par exemple 1,6 ou 1,7 °C d’ici à la fin du siècle, car cela limitera les impacts. Par ailleurs, malgré la progression fulgurante des énergies renouvelables, de nouveaux projets d’exploitation d’hydrocarbures continuent à voir le jour, en violation

de l’engagement pris à Dubaï. Il existe aussi de nombreux manques dans le domaine du financement et de la coopération avec les pays les plus démunis. Enfin, on constate que de nombreux Etats peinent à prendre des mesures. Seuls 70 Etats ont annoncé de nouveaux objectifs de réduction de leurs émissions en amont de la COP30, comme ils étaient censés le faire. L’Union européenne, perçue comme leader sur les enjeux climatiques, a eu le plus grand mal à se mettre d’accord sur un objectif commun. Ce qui est plus positif, c’est que la Chine devrait pour la première fois s’engager sur un objectif de réduction de 10% de ses émissions. Cela peut sembler peu, mais comme il s’agit du premier émetteur mondial de CO2, c’est en fait très significatif.

Quel est, selon vous, le plus gros défi actuel? A travers le monde, les pays qui adoptent des postures idéologiques les amenant à nier l’existence du changement climatique ou la nécessité de prendre des mesures demeurent minoritaires. En revanche, on constate une réelle difficulté des Etats à mettre en œuvre des mesures sur leur territoire, tout en respectant le consentement de leur population et la justice sociale. Par exemple, comment changer d’échelle et réduire drastiquement notre usage des énergies fossiles, notamment dans le domaine de la mobilité, sans faire exploser les coûts pour la population? C’est à ce type de questions

qu’il s’agit de trouver des réponses. Cela paraît particulièrement complexe aujourd’hui, car de nombreux pays industrialisés traversent des crises politiques.

Quels seront les dossiers à suivre lors de cette conférence? Comme mentionné, un des enjeux principaux sera celui du relèvement de l’ambition, car les promesses actuelles des Etats ne sont pas suffisantes. De nouveaux engagements dans le domaine de l’énergie ou de la protection des forêts tropicales pourraient être annoncés. Des indicateurs permettant d’évaluer l’adaptation des pays au changement climatique sont aussi attendus. Ils sont particulièrement réclamés par les pays vulnérables, car ils permettront de rendre cet enjeu plus tangible. Enfin, le dialogue devrait se poursuivre autour de la question des finances climatiques, à la suite de la COP29 de Bakou, au cours de laquelle les Etats se sont mis d’accord sur un nouvel objectif collectif de financement à hauteur de 300 milliards de dollars par an pour renforcer les investissements dans les mesures de protection du climat et de soutenir, en particulier, les pays les plus pauvres. La présidence brésilienne a voulu mettre cette conférence sous le signe de l’action; des avancées sont donc possibles, pourquoi pas grâce à des partenariats de petite échelle, plutôt qu’en rassemblant l’ensemble des pays prenant part au processus? ■

«A l’avenir, la viticulture suisse ressemblera de plus en plus à celle de l’Espagne»

RECHERCHE Depuis 2024, la HES-SO réalise une expérience simulant les conditions climatiques de demain, pour comprendre comment la vigne réagit face aux sécheresses estivales qui vont s’intensifier

GRÉGOIRE BAUR

Le chasselas est un véritable emblème du patrimoine suisse. Deuxième cépage le plus planté derrière le pinot noir dans notre pays, il couvre environ un quart du vignoble helvétique. Mais cette réalité perdurera-t-elle au fil des décennies? A l’heure où le climat évolue rapidement, ce cépage résistera-t-il au dérèglement en cours? Face aux incertitudes liées aux effets du réchauffement climatique sur les vignobles, la haute école de viticulture et d’œnologie de Changins, en collaboration avec l’association Yvorne Grandeur Nature, a mis sur pied, depuis l’an passé, une expérience permettant de simuler l’effet de la sécheresse sur la vigne et son écosystème. Et,

au vu des premières constatations, les contours du vignoble suisse vont évoluer ces prochaines décennies.

«La viticulture existera toujours en Suisse, mais ce ne sera pas celle que l’on connaît aujourd’hui», résume Serena Fantasia, collaboratrice scientifique en sciences du sol et de l’environnement à la HES-SO de Changins, qui réalise ce travail, financé par la Fondation Hoffmann, dans le cadre de sa thèse de doctorat. Mardi soir, elle a présenté ses premières observations à une quarantaine de lecteurs du *Temps*, réunis au Château de Châtagneréaz.

Trois scénarios, pour trois régimes d’apport en eau

En raison du changement climatique, les températures vont continuer d’augmenter à l’avenir, engendrant plus d’évaporation, et les précipitations vont diminuer. Cela accentuera donc le stress hydrique estival pour les vignes. C’est cette future réalité que les chercheurs simulent depuis le printemps

2024, grâce à l’installation de quatre tunnels maraichers sur une parcelle du vignoble d’Yvorne. L’expérience permet d’étudier différentes conditions hydriques, grâce à trois régimes d’apport en eau distincts. Le premier correspond à un apport similaire à la moyenne enregistrée ces vingt dernières années dans la région; le second équivaut à un stress hydrique élevé, basé sur les projections climatiques de 2085; enfin, le dernier projette un stress hydrique extrême, plus élevé que ces projections.

Aujourd’hui déjà, lors des millésimes chauds, les projections pour 2085 sont atteintes, souligne Serena Fantasia. Cela se matérialise par exemple par un feuillage moins dense, une croissance de la vigne bloquée lors de forts stress, mais aussi une maturation plus précoce, des récoltes plus faibles ou une perte d’acidité. Mais, d’ici à la fin du siècle, le scénario extrême pourrait devenir réalité. Or, dans ce cas, la doctorante constate que la vigne peine à survivre. «Nous sommes à la deuxième année seu-

lement de notre expérience et les bois sont très chétifs. Il sera donc presque impossible de tailler l’année prochaine», détaille-t-elle.

Une surface de chasselas en diminution

Face à ces constatations, Serena Fantasia appuie: «Il sera compliqué pour les vignerons de faire face à l’évolution climatique s’ils n’appliquent pas les bonnes stratégies et s’ils ne commencent pas, dès aujourd’hui, à s’adapter à ces conditions futures. L’objectif est donc d’anticiper ces changements qui vont nous mener, en Suisse, à une viticulture qui ressemblera de plus en plus à celle de l’Espagne.» Mais quelles sont les adaptations à prévoir pour que l’on puisse continuer de produire du raisin et du vin de qualité dans notre pays? Professeur responsable du secteur sol et environnement de la Haute Ecole de viticulture et d’œnologie de Changins, Thierry Heger évoque plusieurs pistes, qui vont de la gestion des sols au travail en cave, en passant par l’irrigation.

«Pour diminuer l’impact du stress hydrique et permettre à la vigne de bénéficier d’eau durant tout son cycle végétatif, il peut être favorable d’augmenter la teneur en matière organique pour augmenter la rétention d’eau. Les vignerons peuvent aussi miser sur des porte-greffes ayant un système racinaire plus adapté à ces conditions. Ou alors décider de réaménager le vignoble de manière plus favorable, par exemple avec la plantation d’arbres qui fourniraient de l’ombre.» Serena Fantasia confirme. «J’imagine le futur de la viticulture comme quelque chose qui ressemble plus à l’agroforesterie. L’implantation d’autres espèces au sein du vignoble permettra de diminuer la chaleur et de rendre l’environnement de la vigne plus vivant», appuie-t-elle. Et de résumer: «Les paysages composés uniquement de vignes vont devenir probablement plus diversifiés.»

Mais qu’en sera-t-il du chasselas? Sera-t-il toujours l’emblème de la Suisse ou disparaîtra-t-il de notre vignoble? «La vigne a un grand

potentiel d’adaptation, donc le chasselas s’adaptera, mais le style des vins issus de ce cépage sera différent, avec notamment moins d’acidité. Nous faisons confiance aux vignerons et aux œnologues pour s’adapter et gérer le vignoble du futur», répond Serena Fantasia. Qui imagine tout de même que sa surface diminuera au fil des décennies pour laisser la place à d’autres cépages plus adaptés au dérèglement climatique.

Pour Thierry Heger, l’expérience en cours à Yvorne est importante pour les scientifiques et les viticulteurs, mais aussi pour le grand public, car elle «permet de comprendre l’impact drastique du changement climatique et de la réduction des précipitations sur les cultures, la vigne et le raisin.» S’il est persuadé que la Suisse «dispose d’atouts uniques pour développer une viticulture résiliente et durable», il insiste sur un point: «il est crucial d’atténuer les effets du changement climatique, pas seulement de s’y adapter.» ■